

Riom 26 août 1945

N° d'écrou 2048

PQ
2625
A954
Z6855
1984

UNIVERSITY OF ARIZONA



39001020600204

LETTRE INÉDITE DE CHARLES MAURRAS

à l'auteur de l'Ode
« pour la bataille de l'intelligence »

Editions du Cèdre



Digitized by the Internet Archive
in 2024

<https://archive.org/details/lettereineditedec0000vari>

Riom 26 août 1945

N° d'écrou 2048

PQ

2625

A954

Z6855

1984

LETTRE INÉDITE DE CHARLES MAURRAS

à l'auteur de l'Ode
« pour la bataille de l'intelligence »

Editions du Cèdre

Ce livre a été achevé d'imprimer
sur les Presses de JOUVE
le 28 septembre 1984
Il a été tiré 200 exemplaires
sur Vélin Rives, constituant l'édition originale

no. 2100

[illegible]

mon plaisir a rend le raison plus distincte, plus prêt à le
fournir en abondance. On pourrait concevoir, à la grande
honte, que l'homme dût le contraire de ce qu'il dit; ou tout
au moins chose: il bénéficierait alors de la obscure faiblesse de
ceux qui, malgré, et malgré tout, nous font garder comme
faibles aux vices absurdes, aux odieuses beautés secrètes et
~~profanation~~ profanation d'une Marseillaise à la Peste, mais il le
bonheur est que
tout va d'accord, tout chant et chœur, l'esprit, le
mots, le invocation éthérées, la intention morale, le
solennel appel, la pellicule dédiée aux futures forces de
la Patrie,

d'un monde nouveau prêt d'éclorre
le jeune homme résolu,
le vœu d'existence, pour le ^{la réalité} flam et le fruit de demain,
cette volonté d'action redemptrice, la panacée pour
passionner les belles amours
le grand amour! le puissant,
le ardent, le intelligent...

Le jallat oubliait la mystique élan d'offensive contre le
plus secret et le plus corrompu de parasites de la Pensée, même
actuelle. Pensée jeune, le leur fausse appréhension du "réel",
leur idéalisme de "dessein", leur haineux traverses perpétuel
de l'intelligence, dont il n'est compari bien compari à la finché
est, ni le royale la divine valeur. Ils se vouent à de l'absolu
la seule comme ~~pour~~ échappement, mais comme ^{l'ing} vivant; et
c'est une misère, et la de l'âme, de bon amour avec eux

[illegible]

une admirable Chaire de criminal & droit commun, qui se sent
condamnée par tout tribunal régulier, mais, en flétrissant les
intentions conscientes, et fait leur délivrer les certitudes, atteignent
nerveux par leur déficience mentale, dont l'insuffisance s'élève dans les
vies hautes d'insécurité et de connaissance pour justifier tout (peut-être)
de la mort. La responsabilité remonte aux mauvais maîtres, aux
maîtres de professeurs qui ont fait les étudiants, le Meritani,
le Blondel, le Bremond, le Bergson, ton professeur de rhétorique
(Car il n'est ni de philosophe) qui ont fait l'air de temps ou
l'ont empoisonné. Le détendeur de prison peut-il pas en être
épargné? C'est l'espèce comme le malheur, le malheur
que méritent, à ne pas comprendre le difficile entre la salubrité
éthique ou juridique et le besoin d'un homme d'état qui a pris son
G. Hollande, qui s'ennuient, s'ennuient, le charge de son pays
terrassé! Mais, comme l'homme, le fait de j'ignore et le diable
et le vain ont été payés par la honte. Puis, l'expiration n'est pas l'homme
d'une œuvre! En continuant à mot le lieu de l'homme, l'homme s'est
été l'homme, et se brouille, et si il est fait comme d'être et
condamner l'homme à l'homme Pythie, l'immense stupidité de l'homme à
de l'homme, ^{consolider} ~~consolider~~ le produit de l'homme, l'homme à l'homme. Elle a
de l'homme à l'homme et le plaisir profond, qui s'est à la fête d'abord.

De vous, cher monsieur, de l'homme à l'homme et de l'homme à l'homme
Tale qui me visitez, par de l'homme à l'homme et de l'homme à l'homme. Mais il me paraît
un caractère est harmonique et l'homme et le raison, et l'homme et le
chanson, qui se voit tout entier, entre "l'Ennemi de l'homme", et le
reveler peut-être que le poète et le cœur comme une manière d'expression
un caractère en l'homme, — de l'homme à l'homme, qui s'est

[illegible]

Cher monsieur l'abbé et ami, merci, mille fois, de m'avoir permis de lire, en ces lieux de délices, votre *Inde irae*, l'apologie lyrique de vos saintes colères, qui chante la *Bataille de l'Intelligence* et qui, pour le bon parti, la chante si bien. Notre pauvre grand Paul Valéry n'avait certes pas tort de vous en féliciter comme de l'une des plus belles odes que l'on pût lire. Encore y mettait-il une liberté d'esprit et un désintéressement supérieurs aux nôtres, car il ne pouvait se sentir soutenu, défendu et vengé par vos belles strophes comme se sentent l'être les hommes qui occupent, en philosophie ou en poétique générales, des positions voisines de celles de nos amis et de la mienne ! Une sorte de fraternité morale et mentale nous réunit en effet, cher monsieur l'abbé et ami, et non seulement cela ne peut rendre, le moins du monde, suspect le juste enthousiasme de l'admiration que ce vaste et hardi poème nous a inspiré, mais il est naturel qu'un jugement exact, sans perdre sa lumière, gagne de la chaleur, devant cette vigueur de langue, cette haute ivresse du ton, cette plénitude substantielle du rythme et du sens, mises au service d'une pensée avec laquelle nous sympathisons par

toutes nos moëlles ! L'ardeur de mon plaisir en rend les raisons plus distinctes, je suis prêt à les fournir très abondamment. On pourrait concevoir, à la grande rigueur, qu'*Inde irae* dit le contraire de ce qu'il dit, ou tout autre chose : il bénéficierait encore de ces obscures faiblesses du cœur qui, par exemple, et malgré tout, nous font garder quelque faveur aux sonores absurdités, aux éclatantes beautés sacrilèges et profanatrices d'une *Marseillaise de la Paix*, mais ici le bonheur est que tout va d'accord, tout chante en chœur, l'esprit, les mots, les évocations esthétiques, les intentions morales et le salubre appel, la publique dédicace aux futures forces de la Patrie,

D'un monde nouveau près d'éclorre
Les jeunes hommes résolus,

le vœu d'ensemencer, pour les récolter, les fleurs et les fruits de demain, cette volonté d'action rédemptrice, ce panégyrique passionné des belles amours,

Les grandes amours ! les puissantes,
Les ardentes, les incessantes...

Et j'allais oublier le magnifique élan d'offensive contre les plus secrets et les plus corrosifs des parasites de la Pensée, surtout de toute Pensée jeune, et leur fausse appréhension du « réel », leur idolâtrie du « devenir », leur haineux travesti perpétuel de l'intelligence dont ils n'ont bien compris ni la fonction

utile, ni la royale et divine valeur. Ils se vouent à des catastrophes non seulement comme êtres pensants, mais comme simples vivants ; ce ne sont même plus, en fin de compte, de bons animaux que ces malheureux homuncules dégénérés.

Cher monsieur l'abbé et ami, vous avez parlé en poète le langage exact et presque technique du philosophe — di professione filosofo poetico — disait Marsile de Dante, et vous voyez que ma modeste analyse ne craint pas de renchérir quand elle s'efforce de se mouvoir avec votre esprit, dans les mêmes belles sphères que vous. C'est une façon de vous exprimer combien vous m'avez satisfait et enchanté quand vous n'avez pas hésité à vous avancer ainsi, en toute simplicité, avec un parfait naturel, sur ces libres hauteurs, où il peut arriver que l'air se raréfie : il ne manque jamais de s'y purifier. Tous nos grands poètes du XVII^e siècle, de Malherbe et de Mathurin Régnier à Jean Racine, ont terminé et couronné la suite de leur œuvre par des poèmes « spirituels », c'était le mot d'alors, où l'on ne craignait pas de mêler et d'entrelacer aux calices des fleurs la dure fibre des liens qui serraient la guirlande et préservaient la gerbe de la dispersion. Après eux, des poètes, qui ont eu leurs jours de gloire ou de vogue excessive, ont voulu désavouer et même insulter cette sublime méthode, au nom d'un art subalterne dont

un goût réfléchi et raffiné a fait justice depuis ! Cet art, leur art « *dont un siècle s'éprit* » n'était ni le meilleur ni le bon. Ils se trompaient en se figurant qu'il n'était de poésie que d'un concret déjà vivant, comme si les vraies Muses n'étaient pas capables d'enfermer l'idée abstraite dans une chair brûlante ! Comme si ce n'était pas son rôle éternel ! On peut naturellement s'en tenir à des besognes inférieures. Mais celui qui vole haut parce qu'il voit grand est toujours tenté par un retour aux meilleurs modèles, bien convaincu que l'on ne fait pas ouvrage médiocre lorsqu'on s'astreint à employer de sublimes matériaux, et ceux-ci n'ont jamais gâté ni un beau mouvement ni une belle figure ! Reste seulement que cet usage si noble est le plus difficile : à égalité de fougue, il exige un patriciat de sentiments et de passions, une distinction d'âme, une étendue ou une profondeur de vues et d'images qui y soient proportionnées, voilà tout ! Permettez-moi de saluer en vous une intrépidité qui vous enrôle dans une nouvelle batterie d'« artistes sans peur », celle où l'on sait chanter juste et fort l'*avia Pieridum* de Lucrèce.

Au fait, cela s'explique, cher monsieur l'abbé, chez un prêtre et chez un maître comme vous, et qui a des disciples de la stature et de la valeur de notre cher Jean Arfel ! Le mal auquel vous vous attaquez suffisait à motiver et à justifier, avec toutes les indigna-

tions, toutes les audaces, en sorte que votre vers s'est fait « tout seul » contre ce mal ! Mal qui exaspère les patiences ! mal qui fait bouillonner et déborder les colères ! mal qui fait des victimes en nombre croissant parmi les plus intelligents et les plus cultivés de toutes les nations ! L'esprit français en a subi une véritable rétrogradation pour ne pas dire une dégradation sensible. Votre réquisitoire ailé contre TEL et TEL a dû vous procurer un genre de soulagement intérieur comparable à ce qu'on éprouve quand on est parvenu à s'acquitter d'un bienfait rêvé, prémédité et désiré de longue main. Vous avez assisté, avec votre siècle, au ramolissement des cerveaux français. Et votre irritation légitime est ce qui ne vous a pas laissé de doute sur la *cause*. Elle est là où vous dites, et celle que vous dites si bien ! En particulier, si nous assistons à des saturnales judiciaires qui sont sans précédent et sans modèle peut-être, il ne faut pas en accuser seulement ces passions et ces intérêts factieux dont les excès ont pu gâter tous les plus beaux siècles du monde, comme les outrances des mauvais cœurs ou des mauvais sangs : ce qui n'est que de notre temps, c'est l'obnubilation complète des plus évidentes et des plus sensibles vérités premières, au profit des confusions les plus pitoyables. Mais quoi d'étonnant ! Avant l'apparition de l'intelligence ΠΑΝΤΑ ΗΝ ΟΜΟΥ ; après son éclipse rien n'est plus naturel qu'un retour au pire chaos. Tel brave garçon, pétri de

talent, mais cruellement diminué quant à la raison, aurait horreur de donner une bourrade à son prochain ou de lui prendre un sou, mais n'a pas conscience qu'il le fraude, le trompe, le berne, le décompose et le perd en essayant de lui faire croire que A est non A et qu'il peut y avoir un patriotisme qui se désintéresse de l'être de la patrie, un patriotisme sans raison d'être, tout en gestes et tout en paroles, dénué de volonté salvatrice et conservatrice : cette folle idée de l'Honneur national compris à rebours fait penser à cet amour sans objet qu'on espère de faire prendre pour le pur amour, ou la poésie pure qui n'est plus poésie. Plus délirant encore qu'ignoble, le procès intenté au Maréchal Pétain vient affreusement illustrer ce nouvel empire de la Bêtise au pays légal du démocratisme français : les procureur Mornet, les président Mongibaut, les jurés parjures qui ont osé juger, malgré leur inimitié capitale, forment évidemment une admirable chaîne de criminels de droit commun, qui seraient condamnés par tout tribunal régulier, mais, en flétrissant leurs intentions conscientes, il faut leur délivrer les circonstances atténuantes, méritées par leur déficience mentale, dont témoignent solidement les traits d'irréflexion et de crasse ignorance prodigués dans toutes les paroles de ces messieurs. La responsabilité en remonte aux mauvais maîtres, aux maîtres désagrégeurs, les Maritain, les Blondel, les Bremond, les Bergson, tous professeurs de rhétorique (car ils n'ont

rien du philosophe) qui ont fait l'air du temps ou l'ont empoisonné. Les détenteurs des pouvoirs publics pouvaient-ils en être épargnés ? Cela explique comment ces malheureux, plus malheureux encore que misérables, n'ont pu comprendre la différence entre leur galimatias éthique ou juridique et les devoirs d'un homme d'Etat qui a pris noblement, généreusement, consciencieusement, la charge de son pays terrassé. Mais, comme toujours, la faiblesse du jugement et la décadence de la raison ont été payées par la honte. Puisse l'expiation n'être pas plus dure encore ! En condamnant le Père de la Patrie, en emprisonnant celui qui avait été son rempart et son bouclier, celui qu'il eût fallu couronner de fleurs et conduire en triomphe à quelque Prytanée, l'immonde stupidité des politiciens a, dans tous les cas, consommé et produit le plus beau, le plus humiliant des aveux. Elle a découvert sa vraie plaie, sa plaie profonde, qui siège à la *tête* d'abord.

Vous voyez, cher monsieur l'abbé, de quel train cordial et féroce je répons à vos *Tue* qui sont vigoureux par des *Assomme* convaincus et confirmatifs. Mais il manque à mon commentaire cette harmonie de la véhémence et de la raison, cet allègre essor des chansons, qui vous soulèvent tout entier, contre l'« Ennemi de l'Homme », et cela révèle peut-être que le poème a été conçu comme une manière

d'exorcisme, un exorcisme en beaux vers français, — duquel le Malin, qui n'est pas toujours très malin, a fini par faire les frais. Ah ! ce n'est pas à vous que saint Jean Chrysostome, dans la belle épigraphe que vous lui avez empruntée, pourrait reprocher de favoriser, par une patience irrationnelle et déraisonnable, les vices de la négligence pécheresse, qui encouragerait les méchants et qui perdrait même les bons ! On sent que tout cela vit en vous comme le miracle de l'amour du Bien et de ses vertus « *toujours belles, toujours sereines* » auxquelles vous avez dédié votre vie, cher monsieur l'abbé, et je n'aurais pas fini de vous en féliciter plus longuement encore si l'heure ne me pressait... non pas mon heure, qui, ici, ne me bouscule pas, mais la vôtre, celle de votre départ, de votre train, de votre passage rapide en ce logis hospitalier où vous avez bien voulu venir nous visiter ! Il ne me reste que le temps de vous prier de dire à nos amis parisiens dont je sais la fidélité... au fait, de leur dire, quoi ? Des amitiés ? Ils les devinent. Des souvenirs ? Ils n'en doutent pas. Des mercis pour leurs généreuses pensées et leurs présents quotidiens ? Ils ne vous laisseraient pas les leur répéter. Mieux vaut que j'écrive un seul mot, qu'ils ont bien dans le cœur, mais qui n'affleure peut-être pas, en ce moment à la surface de toutes les langues, et c'est le nom de l'Espérance. Dites leur que la couleur de notre ciel bas n'est qu'une apparence vaine. Nous

sommes peut-être plus près qu'on ne le croit d'une résurrection du soleil. Une seule condition à cela : le vouloir. Cela est possible en prison, ce doit aller tout seul à l'air libre : le vouloir ! Donc, pour que la France revive, pour que l'espérance en soit promptement relevée, reprenons la parole de l'empereur romain, qui, lui, allait mourir, ce qui n'est peut-être pas notre cas : *Travaillons !*

Cher monsieur l'abbé, vive la France, vive le Roi, vive le Maréchal et, permettez-moi d'ajouter, vive le poète philosophe qui se tient, le front haut et le regard au ciel, dans le VRAI.

C. M.

A m. l'abbé Lefèvre
en religion poétique *Jean-Marc d'Anthoine*

JEAN-MARC D'ANTHOÏNE

INDE IRAE

ODE

POUR LA BATAILLE
DE L'INTELLIGENCE

IMPRIMERIE DUMOULIN
5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS

—
M.CM.XLV

DU MÊME AUTEUR

Au Clair d'Hellas, Paris, 1938
(Prix Moréas - Prix de Grèce, 1938).

A

JEAN ARFEL

A mes élèves, à mes disciples.

Qui sine causa irascitur, reus erit; qui vero cum causa, non erit reus; nam si ira non fuerit, nec doctrina proficit, nec iudicia stant, nec crimina compescuntur.

Qui cum causa non irascitur, peccat : patientia enim irrationabilis vitia seminat, negligentiam nutrit, et non solum malos, sed etiam bonos invitat ad malum.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME,
d'après saint Thomas, II-II, CLVIII, 1

A ton poste, ô mon âme ! laisse
Du dilettante pur soucis,
Pensers intimes ou mollesse,
Lorsque sonne un tocsin précis.
Le procès de l'intelligence
Assouvira-t-il sa vengeance ?
De sa nature contempteur,
Qu'il avilisse ou déifie,
L'ennemi de l'homme défie
La justice de son Auteur.

Honorer les outrecuidances
De simulacres engraisés,
Histrions de nos décadences
Que l'on dit « maîtres », insensés !
Offrir le nard de nos amphores
A de sinistres nécrophores !
Entends lors le rire vengeur
Répondre aux mimes du Lycée,
De l'Hercule de la Pensée,
Qui roule et qui sonne en majeur.

Parmi les hommes, seul, le sage,
Homme accompli, dominateur,
Est capable, dans son message,
De ce rire libérateur.

Or, libre jeu d'une maîtrise
Harmonieuse sans méprise,
Sera-ce le comportement
De disciples qui se révoltent,
Fils du Sage, quand, désinvoltés,
Jonglent tard les fils du Dément ?

A ton poste, ô mon âme, veille !
La bataille qu'on sait livrer
Pour l'intelligence réveille
Les forces qu'il faut recouvrer.
Contre l'outrance du délire
Ramasse les foudres de l'ire :
Les jours enfin sont révolus
Du mensonge qu'ont voulu clore
D'un monde nouveau près d'éclorre
Les jeunes hommes résolus.

Bonne et saine et sainte colère !
Élans superbes où l'esprit
Ni ne souffre ni ne tolère
Les phantasmes dont il s'éprit ;
Où l'âme humaine — âme incarnée —
Qui s'insurge, belle ordonnée,
Appelle, prête à les régir,
Les passions de l'irascible
Et celles du concupiscible
Pour l'efficace de l'agir.

A plein, l'être joue et tout l'homme :
Biens de nature épanouis
Dont il est le juste économe,
Traces des ans évanouis ;
Images, souvenirs, ressources
Intimes, souples comme sources
Profondes et sourdes, ressorts
Qu'on bande pour la vie intense,
Tendances, forces en latence
Tôt bondissantes aux essors ;

Habitus de l'intelligence
Et vertu de la volonté
Qui, de leur native indigence
A la diligente bonté,
Toujours belles, toujours sereines,
Élèvent nos deux souveraines;
Du double appétit mouvement,
Émotions, troubles sensibles
Du cœur aux secrets indicibles,
Tout joue harmonieusement.

De têtes légères dissipe
L'aphorisme blasphémateur
Qui veut que haine soit principe
De la colère d'un lutteur.
Le libéral atrabilaire
Est-il capable de colère ?
Non, l'homme aux pensers sans airain,
Au cœur ombré de fibres molles,
Que les foules aux dieux immolent,
Par le nombre est toujours contraint.

L'athlète qu'endurcit l'épreuve,
A l'intelligence de feu,
A l'âme fière qui s'abreuve
De clartés vives pour son jeu ;
Aux volontés de bonne trempe
D'un qui ne doute ni ne rampe ;
Au regard de nerveux sanguin
Si pur, vif reflet d'une vie
Profonde, jamais assouvie,
Toujours âpre au nouveau regain ;

L'athlète, vrai, de la Pensée
Possède — seul trésor humain
D'une existence cadencée
Aux nobles rythmes du chemin —
Ce cœur, de flots d'amour si riche,
Qui ni ne ruse ni ne triche
Quand il s'épanche, tour à tour,
Doux sur notre blessure,
Avec ire lorsqu'il censure :
La colère est fruit de l'amour.

Les belles amours la provoquent
Et consomment sa pureté
Qui ne souffre point d'équivoques,
Ni d'ombres, ni de fausseté;
Les grandes amours ! les puissantes,
Les ardentes, les incessantes
Du héros, du sage et du saint,
Qu'un libéral sans repentance,
Petit esprit sans consistance,
Nie ou renie, ô matassin.

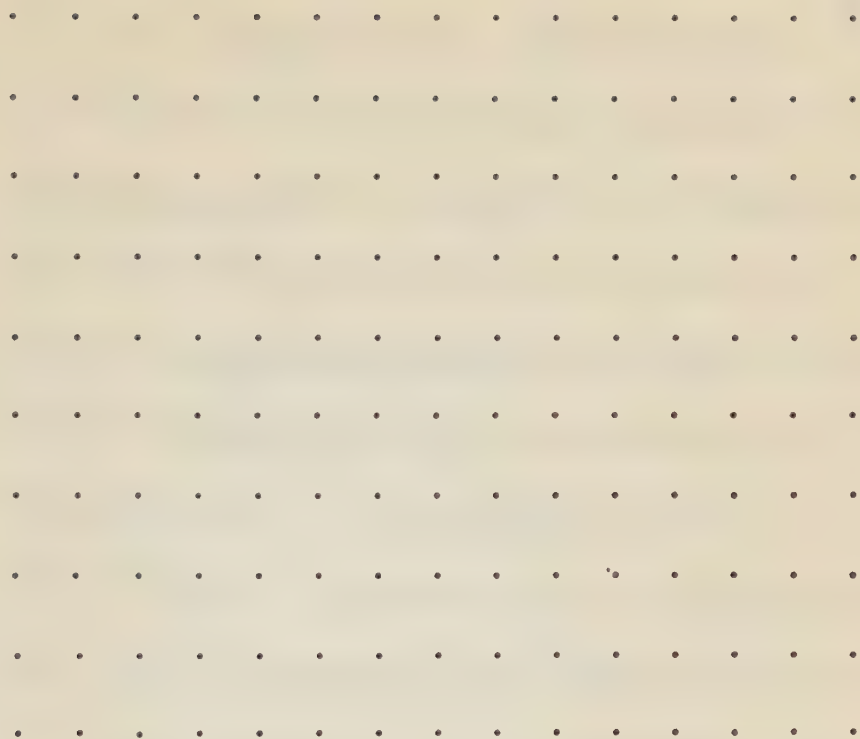
Cœur sans amours ! aride gouffre
Si vide où s'engouffre le vent,
Mais vide et clos pour un qui souffre
Implorant un havre vivant !
Cœur sans amours ! ô l'hébétude,
L'esseulement, la solitude !
Exil au stérile remord,
Désert désolé, steppe nue,
Sécheresse qui l'exténue,
Misérable, insensible et mort !

Grand amoureux des belles choses,
Que dis-je, fou, dément d'amour,
— Le Sauveur des plus saintes causes
Pour nous, Premier, le fut un jour ! —
Toi seul, qui vainquis l'étroitesse
Du cœur, éprouves la tristesse
D'âme triste jusqu'à la mort,
Mais agissante, si vivante,
Alors que tu sais l'épouvante
D'un mal présent qui ronge et mord.

O morsure du cœur, morsure
De ses méandres si secrets,
Morsure encore et meurtrissure
De l'âme aux intimes décrets!
Du mal qui supporte l'étreinte ?
Toi, tu repousses sa contrainte
En devant redouter l'effet :
Se perdront-ils, qui t'assouvissent,
Ces biens aimés qui te ravissent
Et dont tu jouis satisfait ?

Ces biens aimés qui sont toi-même !
(Si profonde est l'inhésion
De l'amant avec ce qu'il aime
Qu'il aspire à leur fusion.)
Ne diffère point leur défense
Et venge-les de toute offense,
Car sur l'auteur du mal présent,
De la vengeance légitime
Le désir et l'espoir ultime
Délivrent d'un poids trop pesant.

Que ta fureur, comme une foudre,
Éclate sur lui, strictement,
Qui, s'acharnant à tout dissoudre,
Court à son juste châtiment.
O justes coups de la vengeance
Qui le criblent sans indulgence !
Cingle et déchire, ô juste fouet
De la colère qui l'accable,
Implacable, ce sûr coupable
Qui te répond de son forfait.



D is, ô mon âme, est-il injure,
Est-il outrage plus pervers
Que ceux des « Sages » — ô gageure ! —
Qui philosophent de travers ?
Ils font fi des premiers principes
Ou les renversent, qui dissipent
L'erreur et la confusion,
Ayant nié les lois de l'être,
L'être lui-même et le non-être,
« Artifices d'illusion... ».

Qu'est le réel ? — ô métaphore !
Jaillissement perpétuel,
D'une nymphe ou de son amphore
Fluide toujours actuel ;
Flux et reflux des flots, fluence
Mais fluence pure et muance
Sans rien qu'ils puissent définir
Qui flue et mue au sein des sources,
Si... sources sont ! et folles courses
D'une onde molle : ô Devenir !

Que vient faire l'intelligence
— Ce miroir de l'être vivant —
A l'heure de son émergence
Hors du fleuve unique mouvant ?
L'impuissante ! Elle falsifie
Le mouvement et « réifie » ;
Elle a figé l'écoulement,
Cristallisé ce qui ruisselle,
Et nous l'admirons qui morcelle,
Coupe et découpe savamment.

Ces découpages qu'elle invente
Pour les rigueurs de l'Action
Sont les concepts d'une fervente
Et spéculaire abstraction.
Vois de ses formes subjectives
Sortir les grandes perspectives
(Qui feront l'orgueil du savant)
D'une trouvaille si fertile :
Est vrai le commode, l'utile,
Sans rapports avec le mouvant.

Pragmatisme ! Positivisme !
Notre Agir, seul, est Vérité !
Triomphe du Subjectivisme,
De nos vœux priorité.
Par nature sont relatives
Ces vérités spéculatives
Qui, poursuivant, chez les plus forts,
De la Durée en son caprice
L'Évolution créatrice,
Épuisent en vain nos efforts.

Que pouvons-nous alors connaître
En dehors de ce Moi-pensant,
Centre de tout, qui fera naître
Un univers évanescent ?
Et pour le démontrer, que puis-je ?
Si ce monde est une ombre, où suis-je ?
Tout se dérobe où je m'assois...
Mais qui suis-je ? Et suis-je moi-même
Et tel ou tel autre qui m'aime
Ou qui me hait... tout à la fois ?

Je ne sais, j'hésite, je doute,
Mais d'un doute non apaisant
Pour une âme qui tant redoute
Un Pyrrhonisme séduisant.
Je souffre... oh ! douleurs lancinantes
Des images hallucinantes :
Ce vertige sans guérison,
L'angoisse pour ceux que j'oublie,
Ma hantise de la folie
Et la perte de la raison.

Que suis-je ? Qui suis-je ? Que sais-je ?
Je n'en sais rien et ne sais plus...
Savoir ! Je veux savoir ! dussé-je
Y perdre mes jours superflus,
S'il fallut que dès ma naissance
Je vécusse sans connaissance
De moi-même et de l'univers,
De ce monde et de ses ressources,
De l'âme enfin d'où, vives sources,
Découlent mes pouvoirs divers.

Silence, silence ! Je souffre.
Nuit d'affres sombres où le vent
Me jette à la gueule d'un gouffre
Qui me veut engloutir vivant ;
Oh ! nuit d'enfer, enfer d'angoisse
Croissante encor, sans que décroisse
Un tourment de cœurs ulcérés :
Quel Puissant, aveugle, dirige
Notre sort présent ? Qui s'érige
En tyran des désespérés ?

Sont-ce des dieux qui nous abusent
En nous livrant à notre instinct,
Ou quelques démons qui s'amuse
A mimer les jeux du destin;
Dieux du jour, innombrables anges
Adaptés aux peuples qui changent
Désireux de changer de main ?
Silence ! Et si je veux connaître
Le dieu sage qui me fit naître,
Maître sans hier, ni demain ?

Silence, silence, silence !
Mais pour vivre, il me faut savoir...
Ma raison... — Fais-lui violence,
Qui n'a pu que te décevoir.
Notre science est verbalisme,
Nominalisme, Idéalisme ;
Agnostique est l'humanité,
Le noumène est l'insaisissable,
C'est l'invisible inconnaissable
Qu'on ne cherche sans vanité.

Fameux miroir vivant de l'être,
Que peut-elle encor réfléchir
L'intelligence qui dut mettre
L'être à l'« Index » et s'affranchir ?
Libre lors d'une chaîne immonde,
Sans ouverture sur le monde,
Elle se cherche sans essor,
Vit pour soi seule, puis se plie,
Tourne et retourne et se replie
Sur elle-même, ô triste sort !

Captive de soi volontaire,
Elle s'isole et se suffit,
Formant un monde solitaire
Qui lance au Monde son défi.
O suffisance, ô solipsisme,
De la folie ô paroxysme,
D'exil en l'extase ô péril !
Quel soleil divin, flamme pure,
Délivre de sa geôle obscure
Cette orgueilleuse au jeu subtil ?

La lumière plus ne pénètre
La nébuleuse qui se clôt,
Résolue à ne plus connaître
Puisque l'être n'est plus son lot :
S'éclipsent du ciel les étoiles,
L'horizon se revêt de voiles
Et le jour est devenu nuit.
Ah ! maudite nuit du mystère
Des maux d'un monstre solitaire
Où l'esseule un démon d'ennui.

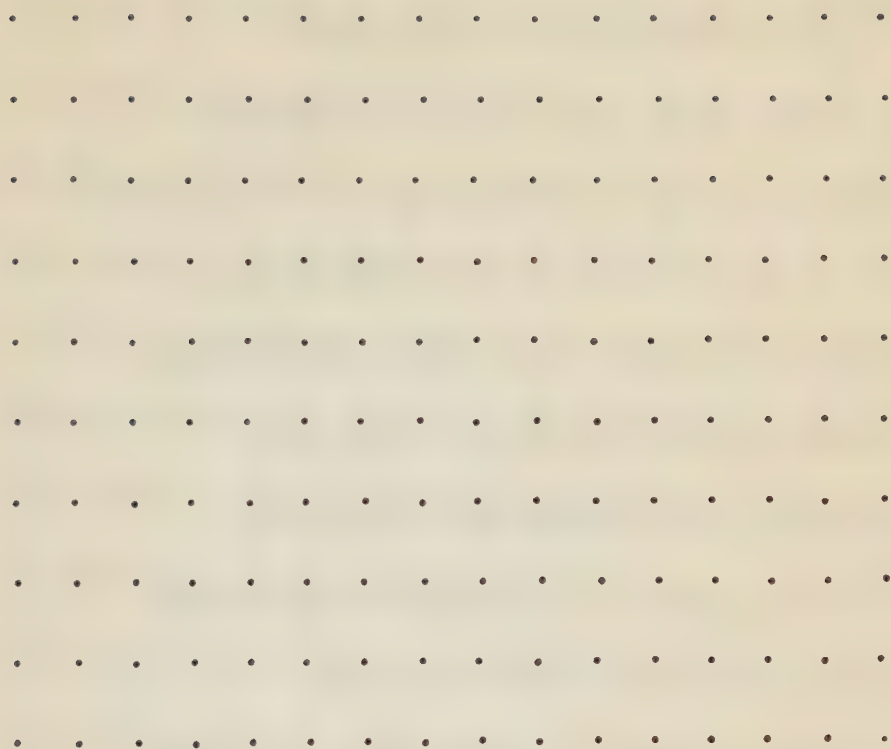
Mais Dieu ? Lumière des lumières,
Verbe des verbes, Feu des feux,
Et Splendeur des splendeurs premières
Pour qui s'illuminent ses jeux ?
L'être exclu (seul intelligible),
Hélas ! la Durée intangible,
L'inintelligible Mouvant,
Loin de mouvoir l'intelligence
Pour Dieu dans sa course d'urgence,
En est le plus sûr dissolvant.

Chassant de l'être la lumière,
Il a chassé Dieu de l'esprit
Celui dont l'œuvre coutumière
N'est qu'Art dont un siècle s'éprit.
Car vers le seul « senti » nous pousse
L' « Intuition » à la rescousse
D'un Sensualisme bâtard,
Jouissance qui nous absorbe
Et nous enlise en le seul orbe
Du Sensible sans avatar.

Qui célèbre du bergsonisme
La sagesse pour l'avenir
Dénonce-t-il le paganisme
Agnostique du Devenir ?
Verbe phtisique d'aphasique,
Sourd poème a-métaphysique,
Sans être, sans âme et sans Dieu,
Qui décrète son impuissance,
De son esprit l'indéhiscence
Pour l'homme en tout temps, en tout lieu.

Assez ! C'en est assez, mon âme !
Une voix me hurle : « Tu mens » !
Qui diable parle ? Qui me blâme
De ses vocables écumants ?
Celui qui de ses crocs veut mordre
Une langue éloquente et tordre
La main qui porte son burin,
Peut-il nier de la colère
Cette sentence, corollaire
D'un bon sens toujours souverain ?

Toi, l'Archange des Agnostiques
D'un Paganisme révolu,
C'est toi, toujours, qui pronostiques
Sur notre Age ton dévolu,
Satan, Ange de la Lumière,
Toi qui la portes la première
Pour le faste des immortels,
Mais qui, las ! Ange des Ténèbres,
Les dispenses, toutes funèbres,
Si funestes pour nos Autels.



« Si votre Durée élimine
L'Acte pur, son contradicteur,
C'est que JE SUIS, que j'illumine
De tous mes feux de Séducteur,
MOI, Lucifer, ces fils du Verbe,
Tout abusés en leur superbe
Par les promesses de l'Esprit,
Et que, par l'inférieure engeance,
J'éblouis leur intelligence
Qu'un charme si trouble surprit.

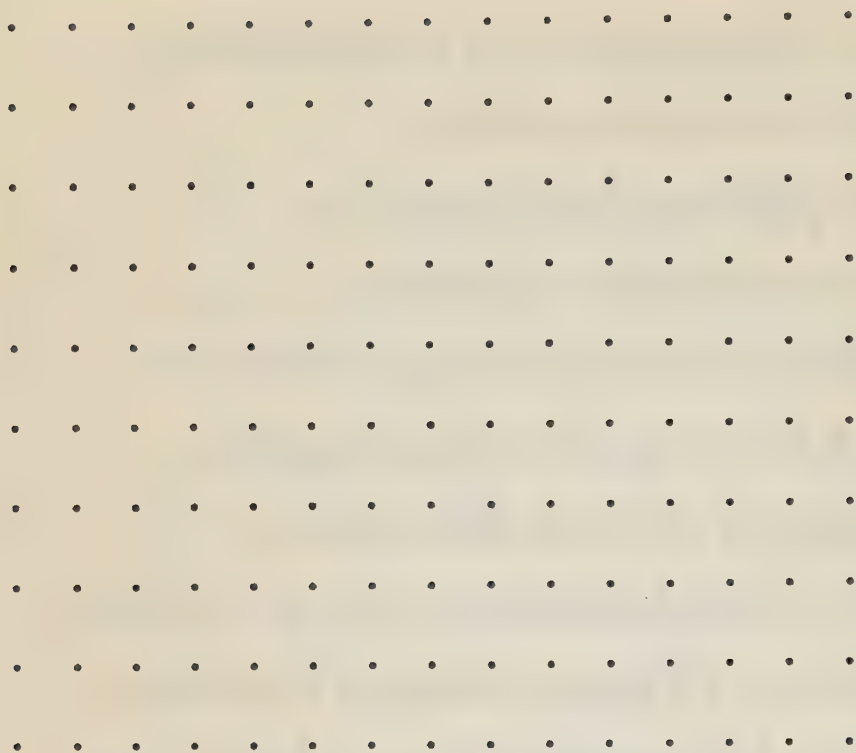
« Pour les surprendre je méprise
L'alerte jeu de la raison,
Et de métaphores je grise
Ceux qu'effraye une trahison.
Oh ! la musique dans ces choses
Est source de métamorphoses
Et dissout l'esprit le plus dur ;
Je ne sais si du Sage existe
Un seul disciple qui résiste
Au charme de l'image impur.

« Je le surpris, le nouveau sage,
En le trouble de ses pensers
Pour un nouvel apprentissage
De ses vieux thèmes renversés.
Qui trouve-t-il, sinon MOI-MÊME,
S'il se cherche, s'admire et s'aime,
Trop amoureux d'une faveur
Qu'assure à l'humaine nature
Ma haine pour son aventure
Et le renom de son Sauveur ?

« Et je l'éprouve qui se penche
Pour la recherche plus avant,
Alors que dans son cœur j'épanche
Quelque philtre plus dépravant.
Il cherche, cherche et, que je sache,
Sans l'espérance qu'il arrache
Quelque mystère au Tout-Puissant,
Mais ivre et fier de ses angoisses
Croissant encor, puisque s'accroissent
Les mythes pour l'âme pensant...

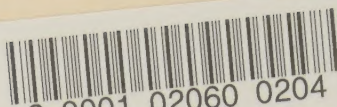
« O belle, ô pure, ô folle ivresse
De sagesse et d'illusions
Lorsqu'en ces trames que je tresse
L'éblouissent ses visions !
Ivresse de l'âme de l'Ange !
Ivresse mienne qui le change
Des affres de l'Être divin,
Pour l'infertile jouissance
De poursuivre la quintessence
Du seul non-être qui le vainc.

« O fière, ô forte, ô triomphante
Et foudroyante déité
Du philosophe s'il enfante
Une ondoyante vérité!
Libre, flamboie en ma ténèbre!
O Raison de l'homme funèbre,
Flamme défunte désormais
D'un flambeau mort que je domine
De tout l'Orgueil dont j'illumine
Les soleils mornes que je hais!... »



A ton poste, ô mon âme, veille !
La bataille qu'on sait livrer
Pour l'intelligence réveille
Les forces qu'il faut recouvrer.
Contre l'Enfer et son délire
Ramasse les foudres de l'ire :
Les jours enfin sont révolus
Du mensonge qu'ont voulu clore
D'un monde nouveau près d'éclore
Les jeunes hommes résolus.

Neuilly, 15 Août - 8 Septembre 1944.



3 9001 02060 0204

